

A detailed oil painting of a young woman with curly brown hair and blue eyes, wearing a dark high-collared dress with a large star-shaped brooch and a cross-shaped brooch on the bodice. The background is a textured, mottled grey.

LAETITIA DE WITT

# L'Aiglon

Le rêve brisé  
de Napoléon

Tallandier



# L'Aiglon

DU MÊME AUTEUR

*Le Prince Victor Napoléon*, Paris, Fayard, 2007.

Laetitia de Witt

# L'Aiglon

*Le rêve brisé de Napoléon*

TEXTTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-2477-9



Ci-dessus :

*Le Roi de Rome* -  
François Gérard (1812)

Cadeau de Marie-Louise à Napoléon, ce portrait du roi de Rome lui parvient à son quartier général en Russie, à la veille de la bataille de la Moskova. L'Empereur le fait aussitôt placer devant sa tente afin de galvaniser ses troupes.

© RMN – Grand Palais (Château de Versailles) - Daniel Arnaudet / Jean Schormans.

*Marie-Louise et le roi de Rome* - François Gérard (1813)

Le baron Gérard, connu pour être le « peintre des rois et le roi des peintres », livre ici un portrait officiel de l'impératrice et de son fils. Le roi de Rome est représenté avec les insignes du pouvoir impérial : le grand cordon de la Légion d'honneur et une grenade, symbole de l'unité de l'Empire. Au-delà du caractère officiel, l'artiste retranscrit la fierté de la mère et l'amour filial de l'enfant.

© Heritage Image Partnership Ltd / Alamy Stock Photo.



***Napoléon I<sup>er</sup>, Marie-Louise et le roi de Rome - Alexandre Menjaud (1812)***

La scène se déroule dans l'appartement de l'Empereur aux Tuileries. Mme de Montesquiou amène le roi de Rome à son père pour qu'il joue avec lui. Marie-Louise contemple la scène avec bonheur sous les yeux attentifs de la nourrice, Mme Auchard, et du grand chambellan, époux de la gouvernante. L'Empereur regarde le spectateur comme pour le prendre à témoin de l'assurance de l'avenir de sa dynastie.

© RMN – Grand Palais (Château de Fontainebleau) / Daniel Arnaudet.





### *Le Prince de Parme -*

Jean-Baptiste Isabey (1815)

L'héritier impérial devient prince de Parme à la chute de l'Empire, titre qui lui est retiré par le congrès de Vienne à l'issue des Cent-Jours. Proche de Marie-Louise, Isabey exécute l'image la plus connue et la plus charmante du prince de Parme. Plusieurs versions existent de ce portrait, celui-ci est l'exemplaire offert par Marie-Louise à la comtesse de Montesquiou à son départ de Vienne en 1815.

© RMN - Grand Palais (musée des châteaux de Malmaison et Bois-Préau) / André Martin.

### *Sa Majesté le roi de Rome recevant sa première leçon d'équitation - Basset, Paris*

Nombreuses sont les gravures se rapportant à l'enfance du roi de Rome. Souvent naïves, voire allégoriques, elles visent à instaurer un réflexe dynastique. Ici, le roi de Rome, âgé d'à peine deux ans, est représenté à cheval, volontairement vieilli, pour mieux apparaître en successeur de son père.

© Bibliothèque nationale de France.



***Le duc de Reichstadt* - Sir Thomas Lawrence (1818-1819)**

Le célèbre peintre anglais arrive à Vienne fin 1818, envoyé par le futur George IV pour portraiturer les souverains et hommes de guerre ayant lutté contre Napoléon. Le tableau qu'il réalise de son fils est fait de mémoire. Le tout juste titré duc de Reichstadt, qui a coupé ses boucles blondes, offre un regard perçant qui le positionne en digne héritier de son père. Cette image diffère des portraits réalisés par les peintres viennois.

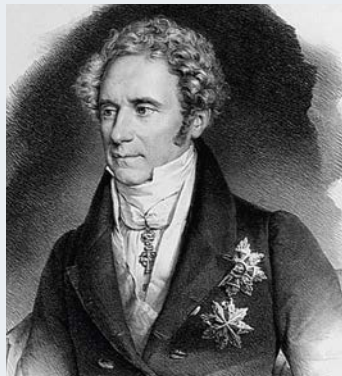
© Harvard Art Museum / Fogg Museum, Bequest of Grenville L. Winthrop.



*Portrait du duc de Reichstadt en uniforme de sergent du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie - Peter Krafft (1823)*

En 1823, le roi de Naples, Ferdinand I<sup>er</sup>, arrière-grand-père du duc, séjourne plusieurs semaines à Vienne. « Le roi, écrit Dietrichstein, l'aime beaucoup et pour nourrir cette affection, S.M. l'Empereur m'a ordonné de faire peindre le Prince en pied par Krafft, en uniforme de sergent du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie, en faction sur le Bellerina où le roi loge. » Ce portrait traduit l'engouement du duc de Reichstadt pour les uniformes.

© Osenat Bury.



*Le comte Maurice de Dietrichstein - anonyme*

Homme de grande culture, issu de l'aristocratie autrichienne, le comte Maurice de Dietrichstein assure les fonctions de gouverneur du prince de juin 1815 à mai 1831. Exigeant et inquiet, ses jugements sur son élève sont sévères. Il ne parviendra pas à gagner la confiance du duc en dépit de sa grande affection et de ses ambitions pour lui.

© History and Art Collection / Alamy Stock Photo.



Ma chère Maman!

J'ai remis vos deux lettres à M<sup>r</sup>  
 le duc de Nemours et à  
 l'Archiduc Louis, qui vous en savent  
 infiniment gré, et permettez-moi  
 de vous remercier des deux jolies  
 lettres reçues, ainsi que vous m'avez  
 envoyées. Très-aimable, car nous nous  
 souvenons chaque jour de votre  
 bonté et de votre souvenir; la  
 douce attention de choisir les  
 quatre fils Timon que je ~~souhaitais~~  
 de lui, a ~~doublé~~ <sup>oublié</sup> le  
 plaisir que ~~me~~ <sup>me</sup> cause ~~et l'élegance~~  
 du style, et les mouffes des  
 fils et de leur Diaphele...  
 Non moins agréables pour moi  
 que vos deux souvenirs, ont été  
 les ~~rapports et les nouvelles~~  
 nouvelles ~~sur l'état de la santé du~~  
 sur l'état de la santé du  
 Général, elles font ~~un~~ <sup>un</sup> ~~très~~  
 espoir de le voir ~~bientôt~~ <sup>bientôt</sup> ~~établir~~  
 à l'intérieur ~~du~~ <sup>du</sup> ~~ministère~~ <sup>au</sup> ~~et de~~  
~~l'entretenir~~ <sup>l'entretenir</sup> ~~et peut être que le~~  
 nouveau traitement d'Agnetti,

# Brouillon d'une lettre du duc de Reichstadt à sa mère – (fin 1828)

La faiblesse du style et  
 la mauvaise orthographe du  
 duc sont un constant  
 sujet de préoccupation pour  
 Dietrichstein. Le gouverneur  
 fait-il allusion à ce brouillon  
 lorsqu'il écrit à Marie-Louise :  
 « Voilà le résultat d'une éduca-  
 tion soignée de treize ans!  
 Et il s' imagine pouvoir être  
 émancipé! Je lui ai juré  
 qu'il ne le serait pas avant  
 de savoir écrire! » ?

© Osenat Bury.

Page de gauche :

*Le duc de Reichstadt  
et la famille impériale d'Autriche*

- Leopold Fertbauer (1826)

Le duc de Reichstadt occupe le centre du tableau, entouré d'un côté par son grand-père l'empereur d'Autriche et sa quatrième épouse, Caroline Auguste de Bavière, et de l'autre par sa mère, Marie-Louise, l'archiduchesse Sophie et un peu en arrière les archiducs Ferdinand et François-Charles. La scène souligne la place importante que tient le duc de Reichstadt à la cour d'Autriche.

© The Picture Art Collection / Alamy Stock Photo.



*Le duc de Reichstadt devant le buste  
de son père* - Moritz Daffinger

Miniaturiste viennois, Daffinger est à l'origine des portraits les plus diffusés du duc de Reichstadt. Cette version, qui présente le fils songeur devant le buste de son père, est une œuvre de propagande qui a pour but de faire taire les rumeurs en France sur son sort en Autriche. Un exemplaire en est remis au maréchal Marmont à l'issue de leurs rencontres en 1831.

© Bibliothèque nationale de France.



*Sarah Bernhardt dans le rôle de l'Aiglon*

Le succès de *L'Aiglon* d'Edmond Rostand tient en partie à l'interprétation de Sarah Bernhardt. Après avoir manœuvré pour obtenir le rôle et malgré ses cinquante-cinq ans, la tragédienne déploie tout son art pour incarner ce jeune prince de moins de vingt ans. La performance est saluée par le public.

© Bibliothèque nationale de France.





### *Le Duc de Reichstadt* - Raymond Desvarreux

Ce tableau de Raymond Desvarreux, élève de Gérôme et Detaille, peint peu après les premières représentations de la pièce d'Edmond Rostand, illustre le rayonnement de la légende de l'Aiglon dans un contexte de volonté de revanche sur l'Allemagne.

© Collection Bruno Ledoux.

## Avant-propos

« Grand Dieu ! Ce n'est pas une cause  
Que j'attaque ou que je défends,  
Et ceci n'est pas autre chose  
Que l'histoire d'un pauvre enfant. »

Edmond ROSTAND, *L'Aiglon*.

Les souvenirs napoléoniens ont accompagné mon enfance sans que j'y prête une réelle attention. Rendre visite à mes grands-parents impliquait la traversée d'un long corridor rythmé par une alternance de bustes de marbre et de portraits officiels de l'Empereur et de sa famille. Si Napoléon I<sup>er</sup> en costume de sacre était facilement reconnaissable, il était plus difficile pour la petite fille que j'étais de différencier les autres majestés. Parmi Joseph, Louis, Joséphine, Letizia, Jérôme, Marie-Louise, Eugénie, le prince impérial, comment s'y retrouver ? Le prénom de la mère de l'Empereur, à l'origine du mien, me permit de repérer assez vite son buste à l'antique. Jérôme, lui aussi, était plus facilement identifiable non pas à cause de ses rouflaquettes, mais parce qu'il était le seul à être représenté aux côtés de son épouse et surtout parce qu'il était, comme on me l'expliquait, mon arrière-arrière-arrière-grand-père. Lorsque, bien des années plus tard, je décidai d'entreprendre un doctorat d'histoire avec l'intention de travailler sur ma famille, ce n'est pourtant ni vers

l'un ni vers l'autre que se porta mon choix, mais sur celui grâce auquel tous ces souvenirs étaient parvenus jusqu'à nous, mon arrière-grand-père, le prince Victor Napoléon<sup>1</sup>. Avec lui, je m'intéressais à un Bonaparte qui n'avait jamais cherché à briller et portais sur le devant de la scène un exclu de la mémoire qui pourtant y avait consacré sa vie. Avec lui, je me confrontais à un exercice particulier, celui de la biographie historique.

Longtemps méprisée par les historiens de l'école des Annales<sup>2</sup>, la biographie historique opère un retour en force depuis le début des années 1980. Cela s'explique en partie par une nouvelle façon de poser la question de l'individu dans l'Histoire. Il est désormais considéré comme un élément du collectif et donc perçu comme un acteur à part entière. Dans cette perspective, l'homme, quelle que soit sa puissance, devient sujet d'étude<sup>3</sup>. Le succès biographique de ces dernières décennies est aussi à mettre en lien avec une crise de l'héroïsme. *Exit* le héros guerrier ou politique quand l'empathie se concentre sur les victimes des conflits et des dictatures. Le dithyrambe s'intéresse dorénavant aux obscurs. En 1981 déjà, France Culture inaugurait une série d'émissions intitulée « Les Inconnus de l'Histoire ». Elle allait donner son titre à une collection chez Fayard que l'éditeur justifiait en ces termes : « À travers le récit toujours passionnant d'une aventure individuelle, ces témoins exemplaires permettent de connaître leur époque mais aussi, dans un passé sans cesse réactualisé, de mieux comprendre notre temps. »

Mon travail sur le prince Victor Napoléon me permit de mieux appréhender l'inaltérable passion qui entoure Napoléon en même temps que je faisais revivre un homme invisible – ou un ectoplasme, pour reprendre l'expression amusée de Jean Tulard, président de mon jury de thèse. Le grand historien ne fut d'ailleurs guère surpris lorsque, quelques années plus tard, je lui annonçai mon projet de tra-



vailler sur le roi de Rome, personnage qu'il connaissait bien puisqu'il lui avait consacré une biographie<sup>4</sup>. Avec humour, il me qualifia aussitôt de spécialiste en ectoplasmes ! Le fils de Napoléon et de Marie-Louise partage en effet avec le prince Victor le fait d'être un Bonaparte « inexistant par lui-même<sup>5</sup> ». Il n'en est pas moins riche par les enjeux qu'il représente et surtout par une vie, si brève fut-elle, marquée par le paradoxe et la tragédie. Promis à un brillant avenir, il est entraîné malgré lui vers une mort dramatique qui ouvre la voie à son mythe. Peu de jours avant sa disparition, lui-même aurait résumé son existence ainsi : « Ma naissance et ma mort, voilà toute mon histoire. Entre mon berceau et ma tombe, il y a un grand zéro<sup>6</sup>. » Non seulement celui qui porta tour à tour les titres de roi de Rome, de Napoléon II, de prince de Parme, de duc de Reichstadt et d'Aiglon n'est pas saisissable par son action, mais un grand mystère l'entoure. La vocation du biographe n'est-elle pas d'explicitier la façon dont se détermine un destin en tentant de saisir l'imperceptible ? Encore faut-il parvenir à atteindre « la vérité du personnage ».

### *De propriété de Napoléon à propriété du jeu politique*

Le 20 mars 1811, en donnant naissance à un garçon, Marie-Louise d'Autriche comble tous les espoirs de son impérial époux. Avec cet héritier mâle, titré roi de Rome, prend corps la dynastie des Napoléonides. L'événement est affirmé avec éclat : accouchement devant témoins, ondolement, baptême visent à installer l'enfant dans son statut de successeur. Associé à la figure paternelle, le roi de Rome devient l'instrument le plus sensible de la propagande impériale. Cette brève période française a inspiré artistes et mémorialistes, qui s'attachent à présenter un père aimant

et attentionné soucieux du bonheur de ce bel enfant qui représente l'avenir. N'est-ce pas le point de départ de la légende du fils de Napoléon ?

Le petit prince n'a guère que trois ans lorsqu'il perd sa couronne et quitte son pays pour s'installer en Autriche auprès de ce grand-père empereur qu'il ne connaît pas, désormais maître de son destin. Le changement est brutal. L'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe et les Cent-Jours compliquent encore sa position. Officiellement Napoléon II à la suite de la seconde abdication, son règne demeure hypothétique durant deux semaines. Alors que son père est envoyé à Sainte-Hélène et que sa mère se voit confirmer l'attribution de Parme, lui perd tous ses droits ainsi que le titre de prince de Parme qui lui a été accordé par le congrès de Vienne. Il n'a plus ni identité ni nom. Ce vide dure près de trois ans. De là naît la suite de la légende, celle du prince privé de ses origines.

Titre duc de Reichstadt, il n'en demeure pas moins un prince à l'avenir incertain. L'Autriche, ou plutôt Metternich, en décide ainsi. Le chancelier n'a jamais envisagé de rôle politique et encore moins de trône pour ce jeune garçon, le fils de celui qui a secoué l'Europe. Il conserve cependant l'atout dans son jeu tout en sachant qu'il ne l'utilisera jamais. Le chancelier déplace ainsi le « pion Reichstadt » au gré des aléas de la politique européenne sans que personne ne sache jusqu'à quel point il bluffe. Embarras pour l'Europe monarchique, figure de proue des peuples en quête de liberté, le duc de Reichstadt est supposé suffisamment dangereux pour que l'on surveille son éducation, sa correspondance, ses rencontres. Cette vigilance campe l'Autriche en geôlière du fils de Napoléon, retenu dans une prison dorée. La légende se poursuit. Il faut s'y résoudre, évoquer l'Aiglou – nom retenu par la postérité –, c'est évoquer un mythe.

De son vivant déjà, le duc de Reichstadt envahit l'imagination romantique de ses contemporains. Le poète Barthélemy est le premier à fixer la légende née de ce destin brisé d'héritier impérial devenu prisonnier des Habsbourg. Voilà que mort il sert de prétexte pour évoquer l'Empire et devient le symbole qu'il n'a pu incarner de son vivant. Lors de la perte de leur ami commun, Esterhazy regrettait auprès de Prokesch : « L'Histoire n'en fera [du duc de Reichstadt] pas justice : un enfant de vingt ans n'a droit qu'à peu de lignes sur ses pages [...] cette courte existence sera bientôt oubliée. » Il s'est trompé. Érigé en martyr, l'Aiglon est une source d'inspiration inépuisable pour les poètes et les dramaturges, comme en témoignent les nombreuses pièces de théâtre et œuvres diverses qui alimentent sa légende au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle. Sa célébrité lui vaut même d'être utilisé par Hitler pour sceller la politique de collaboration avec la France vaincue. Le triste retour de ses cendres, cent ans jour pour jour après celles de son père, s'apparente à une nuit de deuil et représente son dernier rendez-vous manqué avec l'Histoire.

*Un être à part enfermé dans des logiques contraires*

Dans un contexte où se mêlent réalité et légende, il est difficile pour le biographe de cerner la personnalité du fils de Napoléon et de Marie-Louise. La tâche est d'autant plus ardue que les documents se révèlent délicats à exploiter tant ce prince a hanté les calculs des hommes. Preuve vivante du souvenir de Napoléon, il est en politique un sujet de craintes ou d'espoirs alors que sur le plan personnel il demeure un embarras pour une mère imbriquée dans une situation matrimoniale confuse. Cette position complexe s'accompagne de nombreux non-dits qui renforcent

la part imperceptible du personnage en même temps qu'ils conduisent à une historiographie de parti pris. La littérature, qui plus est napoléonienne, s'attache ainsi à dépeindre un duc de Reichstadt otage de Metternich et prisonnier à Vienne comme Napoléon l'était à Sainte-Hélène alors que l'Autriche cherche à se disculper. Telle est la perspective de l'ouvrage commandé par Metternich au comte de Montbel au lendemain de la mort du duc, mais aussi celle de l'œuvre de Prokesch, qui souhaite donner sa vérité. Dans l'ensemble, les prises de position manquent de nuances. Bon nombre d'historiens, tels Frédéric Masson mais aussi André Castelot, se limitent à la vision romantique du prince au destin brisé, bridé dans ses espérances, ce qui n'est certes pas faux. D'autres, comme Jean de Bourgoing, tenté par l'objectivité, s'attachent à montrer que son sort à la cour de Vienne est bien loin de celui d'un prince déchu relégué au fond d'un palais, pas faux non plus. Où se situe la vérité ? Le duc de Reichstadt lui-même ne facilite pas le travail.

Chez lui, tout est paradoxe, à commencer par sa position. Arrivé à Vienne, il est le fils du vaincu et le petit-fils de l'empereur vainqueur. Voilà qu'on lui demande alors tout et son contraire : oublier et apprendre. Oublier Paris, la France, son passé de roi et son père. Apprendre que son pays est désormais l'Autriche, que sa langue est l'allemand, que sa famille est celle de sa mère. L'enfant se montre retors, provoque ses maîtres en faisant allusion à son passé. Trois ans sont nécessaires pour qu'il s'exprime naturellement en allemand – mais il se rebelle alors contre le français –, et dix ans pour qu'il prenne l'apparence d'un beau prince autrichien plein de charme, blond aux yeux bleus, élégant. La métamorphose est-elle profonde ? Son statut demeure toutefois bâtard. Assimilé à la famille impériale dont il épouse le mode de vie, il n'est pas archiduc.

L'annonce de la mort de Napoléon marque un tournant. La vivacité de sa peine surprend ses maîtres autant qu'elle

l'isole. Ravive-t-elle les blessures causées par les séparations successives de son enfance ? Se sentant incompris, le jeune duc devient méfiant envers son entourage, auquel il s'applique à dissimuler ses pensées et ses émotions. En réalité, au fil des années, le conflit entre les deux races rivées en lui s'accroît. De son père lui vient sa passion pour le métier des armes et de brefs élans de supériorité. De sa mère une psychologie féminine et narcissique qui l'amène à s'apitoyer sur son sort. Deux personnalités opposées en lui. D'un côté, avec son ami Prokesch, apparaît un prince nullement soumis aux Habsbourg, hanté par la France et par son destin de fils de Napoléon. De l'autre, il y a le prince autrichien respectueux de la volonté impériale qui mène une vie apparemment satisfaisante, rythmée par les bals, les chasses et les visites à son cher grand-père.

À l'occasion de la mort de Neipperg, deuxième époux de Marie-Louise, la découverte des liens qui unissaient le général à sa mère ouvre une nouvelle blessure. Ce qu'il vit comme une trahison l'oblige à prendre ses distances avec la Cour et renforce son culte pour son père ainsi que son isolement. Porteurs d'espoirs, les mouvements révolutionnaires qui secouent l'Europe en 1830 éprouvent un peu plus son caractère. S'ouvre en lui un conflit inquiétant entre son désir d'agir et sa crainte d'être inférieur à son père. Il devient le duc mélancolique sans pouvoir, enfermé dans un cercle obscur de rêves impossibles. Son entrée si attendue dans la vie militaire atténue-t-elle ses doutes angoissants sur ses propres capacités ? Il se lance avec fougue dans sa carrière d'officier. Sa santé fragile s'en ressent aussitôt. Dissimulateur-né, il en vient à cacher son mal dont seule la mort le délivrera. Saisir les confins de cette âme tourmentée pas encore à maturité est une gageure. Le fils de Napoléon a toujours obéi à des rôles ou des mythes qui ne reflètent pas sa nature. Sa courte vie durant, lui-même ne sut pas vraiment qui il était.

*Quelles traces de lui ?*

Son destin politique reste donc vain. Il a beau avoir porté le titre de Napoléon II pendant quelques jours en 1815, aucune décision ne se rattache à ce règne éphémère, et pour cause, il était absent de Paris et avait quatre ans. Adolescent, il ne semble guère avoir cherché à forcer le destin. Aucun plan d'action de sa part ne nous est connu. Sans actes ou tentatives de sa personne, peut-on se fier aux écrits ?

Deux ensembles se distinguent. D'un côté se trouvent les textes du duc de Reichstadt conservés par son gouverneur, Maurice de Dietrichstein, publiés en grande partie par Jean de Bourgoing<sup>7</sup>. Ils regroupent des devoirs scolaires, des narrations rédigées d'après des livres, quelques travaux historiques auxquels s'ajoutent des récits de chasse et de séjours avec la Cour. Ces documents peu personnels n'ont qu'un intérêt limité. Sans doute appartiennent-ils aux quelques papiers que Marie-Louise a choisi de ne pas réduire en fumée. En effet, à la suite du décès de son fils, pressée de retourner à Parme, elle demande que ses archives la suivent. « Toute une cargaison de paperasses est en route pour Parme : des rapports militaires, et une masse de feuillets griffonnés que nous connaissons si bien, et qui feront faire de grands yeux, à Parme », écrit Foresti à Dietrichstein alors absent de Vienne<sup>8</sup>. La découverte de ces papiers agite en effet Marie-Louise : « Hélas, mon cher comte, j'aurais mieux aimé ne pas les avoir vus, car j'y ai appris des choses que j'aurais volontiers ignorées<sup>9</sup>. » Si bien qu'elle décide d'en brûler une grande partie, hormis quelques pièces qu'elle réserve au gouverneur peut-être dans l'espoir qu'ils servent la mémoire de son fils. On s'interroge sur le contenu du reste des documents. Qu'a-t-elle trouvé de si déplaisant ?

Des informations compromettantes pour son fils sur le plan politique ou personnel ? Ou tout simplement a-t-elle découvert ses jugements souvent acerbes sur ses proches et pourquoi pas sur elle et Neipperg ? Même Dietrichstein semble dubitatif : « Je ne conçois pas ce qu'il peut avoir écrit d'aussi blâmable. » Il conclut tout de même que le mieux est de les brûler<sup>10</sup>. Le gouverneur se montre-t-il tranquille, sachant qu'un premier tri a été effectué par Foresti ? « Comme on m'avait confié le soin de l'emballage, j'ai, avoue le serviteur, sans tromper la confiance qu'on m'a faite, trié soigneusement, et mis de côté tout ce qui n'avait rien à faire à Parme<sup>11</sup>. » Il mentionne des lettres de Dietrichstein et des écrits de Prokesch, ami fidèle du défunt. Que sont-ils devenus une fois entre les mains du gouverneur ? Tout porte à croire que les documents encore conservés dans la descendance de Dietrichstein et auxquels Jean de Bourgoing a eu accès ont été largement épurés par le maître et dispersés depuis. De temps à autre, de rares papiers du prince passent en vente publique<sup>12</sup>. C'est ainsi qu'en France les Archives nationales conservent certains devoirs et quelques brouillons de lettres rédigés par le jeune homme.

La seconde partie des écrits du duc de Reichstadt se compose des lettres écrites à sa mère. En 1958 ont été mises en vente près de 8 000 lettres reçues par Marie-Louise tout au long de sa vie et qu'elle avait léguées à son fils Guillaume de Montenuovo – elle avait pris soin de les classer par ordre chronologique<sup>13</sup>. Parmi cette nombreuse correspondance, 119 lettres proviennent du duc de Reichstadt, peu de chose à côté des centaines de Dietrichstein, qui informait Marie-Louise presque quotidiennement. Une telle disproportion ne serait-elle pas elle aussi le fruit d'une purge maternelle ? Les lettres du duc de Reichstadt se trouvent aujourd'hui à Chicago tandis que la Bibliothèque nationale de France est parvenue à acquérir celles de Dietrichstein. Il faut ici remercier Marie-Louise de n'avoir pas obéi au gouverneur

qui la suppliait, en février 1833, de brûler ses lettres<sup>14</sup>. À défaut d'écrits significatifs du duc, ceux de l'homme chargé de son éducation se révèlent précieux. Depuis 2015, la BnF met à la disposition du chercheur les nombreuses lettres – plus de 1 000 – adressées par Dietrichstein à son ami Neipperg. Cette vaste correspondance avec Marie-Louise et Neipperg est capitale pour une meilleure connaissance du duc de Reichstadt, en particulier en ce qui concerne son éducation et sa personnalité. Le gouverneur, perfectionniste et insatisfait, présente un garçon paresseux, insolent, sournois, mais aussi charmeur et vif pour lequel il forme de grands espoirs qui justifient une instruction de haute qualité. Il convient tout de même d'observer une certaine distance tant la position du gouverneur est soumise à des jeux d'influence. Cette source est-elle toutefois suffisante pour justifier une nouvelle biographie du roi de Rome ? Les principaux biographes du siècle dernier ont chacun révélé une facette du personnage par la mise en valeur de nouveaux fonds. En exploitant les archives diplomatiques françaises, Henri Welschinger a fait ressortir l'importance politique du roi de Rome dans les relations européennes sous la Restauration<sup>15</sup>. Le travail d'Édouard von Wertheimer<sup>16</sup> dans les archives officielles autrichiennes a permis de nuancer le rôle de l'Autriche alors que les travaux de Jean de Bourgoing, par la mise en lumière de fonds d'archives privés se rapportant à Dietrichstein, ont réhabilité le rôle du gouverneur et présenté un duc de Reichstadt adopté par sa famille autrichienne<sup>17</sup>. *L'Aiglon* d'André Castelot, paru peu de temps après la découverte de la correspondance de Marie-Louise, souligne comment l'Autriche échoua à transformer Napoléon II en duc de Reichstadt. Le dernier historien à s'être penché sur le triste sort de l'Aiglon est Jean Tulard en se concentrant sur l'analyse de sa légende. Trente ans se sont bientôt écoulés.



Ces dernières années, nombreux sont les membres de la famille impériale à avoir été l'objet de biographies, à commencer par Bonaparte avec Patrice Gueniffey et Marie-Louise avec Charles-Éloi Vial. Sur leur fils, rien. « Ce diable de roi de Rome, on n'y pense pas », s'excusait le préfet de la Seine au lendemain du coup d'État manqué du général Malet en 1812. Malgré quelques tentatives littéraires<sup>18</sup> et quelques expositions à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, la figure de ce prince au destin cruel a sombré dans un relatif oubli alors que son père continue à passionner les foules. Pourquoi ? Dans un contexte de relations franco-allemandes apaisées, son mythe si souvent détourné n'arrive-t-il plus à épouser les préoccupations de notre époque ? Le temps est venu de dépasser la légende, de revenir à sa réalité humaine et de voir, contrairement à ce qu'avancait Frédéric Masson, que le fils de Napoléon ne vaut pas seulement par son père<sup>19</sup>. Sa légende a trop longtemps éclipsé sa vie.

Les temps dans lesquels nous vivons nous influencent forcément et modifient notre perception ou notre sensibilité. Le biographe, aussi rigoureuse que soit sa méthode, ne peut y être hermétique. Dans une époque portée sur la connaissance de soi, avec une Histoire désormais ouverte à des disciplines voisines, il paraît naturel de fouiller du côté du cœur et de l'âme. L'existence du duc de Reichstadt, enfermée dans des logiques contraires, mérite d'être revue sous cet angle. C'est ma proposition. Dans les pages suivantes, j'espère aussi montrer que toute vie achevée est une vie accomplie. Les vies brèves n'ont pas moins de sens que les longs parcours. Encore faut-il se pencher un peu plus pour les déchiffrer.



Première partie

# L'HÉRITIER IMPÉRIAL



## CHAPITRE PREMIER

« Ma destinée l'exige  
et la tranquillité de la France me le demande<sup>1</sup> »

Bien avant l'Empire et l'instauration d'un régime dynastique, la question de l'hérédité taraude Bonaparte. Un héritier naturel, tel est son désir le plus profond et Joséphine ne peut y répondre. Sous le Consulat déjà, Joseph et surtout Lucien ont engagé leur frère au divorce<sup>2</sup> ; il a résisté. Avec l'Empire, Napoléon revendique désormais une légitimité monarchique<sup>3</sup> ; avec elle, resurgit la délicate question de l'hérédité et du divorce. S'y résoudre est long et douloureux pour l'Empereur ; cinq années sont nécessaires. Le 15 décembre 1809, au terme d'une année difficile pour le régime, la dissolution par consentement mutuel du mariage de Napoléon et Joséphine est finalement prononcée aux Tuileries. Moins de quatre mois plus tard, le 1<sup>er</sup> avril 1810, une nouvelle impératrice, qui plus est archiduchesse, fait son entrée aux Tuileries. Les fastes déployés à cette occasion sont dignes de l'Ancien Régime. Marie-Louise, nouvelle Iphigénie sacrifiée par son père pour l'Autriche, sera-t-elle la mère d'un héritier légitime et ouvrira-t-elle ainsi une parenthèse pacifique dans la construction de l'Empire ? Tels étaient les enjeux de ce double tournant de la vie sentimentale de Napoléon.

*Se séparer de Joséphine*

Dans son ascension, Bonaparte entraîne sa chère épouse Joséphine, mais aussi leurs familles respectives. Une rivalité sans bornes lie désormais Bonaparte et Beauharnais, qui se jaloussent les largesses de leur bienfaiteur. Une question se trouve au cœur de leurs préoccupations : la pérennité du pouvoir et avec elle celle de sa succession. N'étant pas en mesure de donner d'enfants à Bonaparte, Joséphine se sait menacée. Pour y remédier, elle tente de lier les Bonaparte et les Beauharnais par le mariage de sa fille, Hortense, avec son beau-frère Louis. Le mariage est célébré le 4 janvier 1802. Quelques mois plus tard, le 2 août 1802, le consulat à vie accorde au chef de l'État le choix de son successeur. Opèrera-t-il pour son neveu Napoléon Louis Charles, petit-fils de Joséphine né le 11 octobre ? Le clan Beauharnais l'espère. Il leur faut en effet éviter que Napoléon ne divorce pour avoir un enfant.

Vient 1804, année du passage à l'Empire. Depuis longtemps, Bonaparte aspire à un pouvoir plus stable. Avec l'Empire, il s'appuie sur une légitimité monarchique et se doit de régler la délicate question de l'hérédité, d'autant plus délicate qu'il répugne à associer ses frères à sa succession<sup>4</sup> et que Louis se montre hostile à l'adoption de son fils. Napoléon n'a cependant guère le choix : le principe héréditaire l'oblige à faire appel à ses frères. Le sénatus-consulte organique du 18 mai 1804, qui organise le passage de la République française à l'Empire français, affirme :

La dignité impériale est héréditaire dans la descendance directe, naturelle et légitime de Napoléon Bonaparte, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.